

Lurelu



Écouter parler l'image

Francine Sarrasin

Volume 38, Number 3, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79962ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sarrasin, F. (2016). Écouter parler l'image. *Lurelu*, 38(3), 83–84.

Écouter parler l'image

Francine Sarrasin

83

À partir d'albums mis en nomination cet automne, l'exercice auquel je me prête est d'écouter parler deux textes imagés : dans l'un, on s'exprime à la première personne, seul avec soi-même, au secret de soi-même; dans l'autre, la parole traverse le récit et passe d'un personnage à l'autre, en échange dialogué. Ce sont des histoires étonnantes qui, d'une certaine façon, se rejoignent, même si elles sont issues d'imaginaires créateurs fort différents.

Quand j'écris avec mon cœur

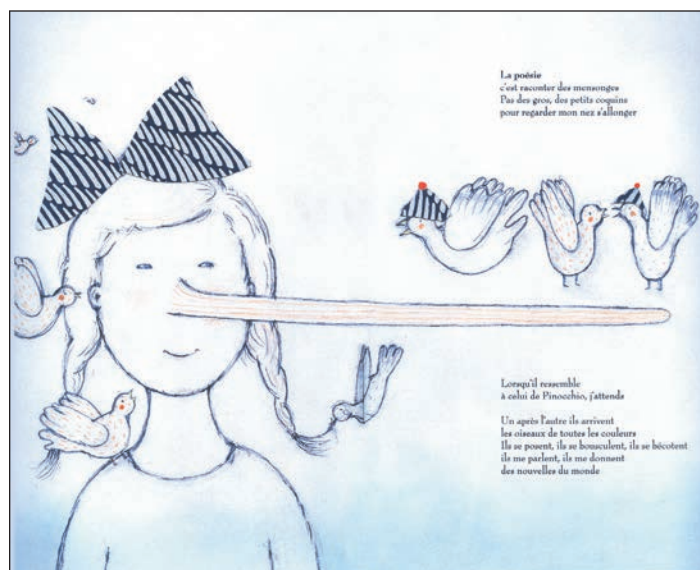
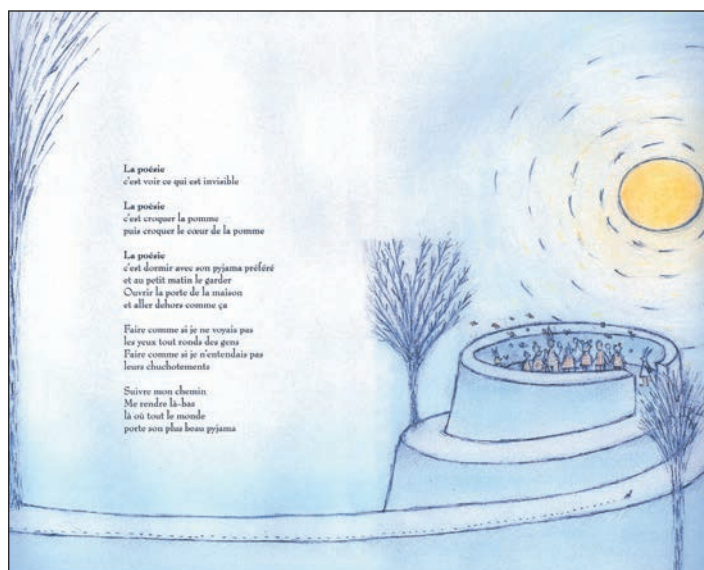
Tout bleu, tout bleu, l'album de Mireille Levert (La Bagnole, 2014), en dépit d'un format qui propose d'habitude une lecture largement ouverte et presque publique, offre quelque chose d'intime, de replié sur soi. La couleur bleue de l'ensemble, même pâlie, éloigne et refroidit. On observe là un premier paradoxe. L'intervention de l'enfant-à-poèmes ne semble pas faite pour être déclamée à haute voix, il faut plutôt en chuchoter les mots, de page en page, et s'arrêter pour écouter. Avec comme seul point d'ancrage

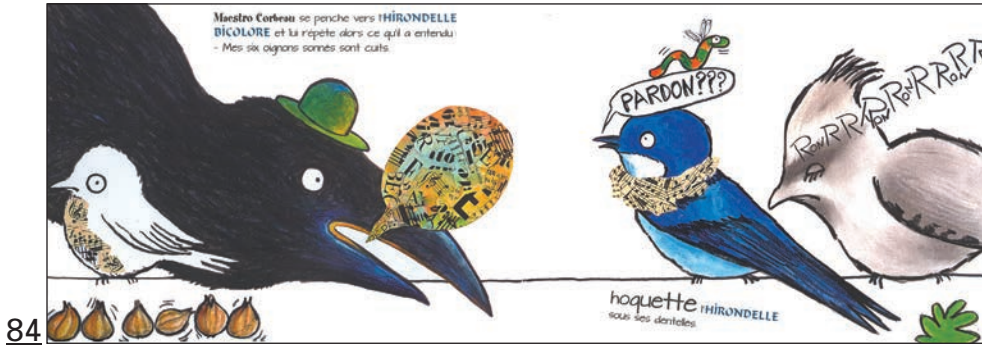
la liberté de sens donné au mot «poésie». Liberté de rêver peut-être que ne conforte pas tout à fait l'illustration. Autre paradoxe. Car, plutôt que de stimuler l'imaginaire en laissant ouvertes les possibilités de sens, l'illustration se détaillerait de façon presque littérale, sans quiproquo.

Ainsi trace-t-on au bas de l'image le très long chemin qui mène d'une page à l'autre avant d'atteindre le sommet de la spirale, «me rendre là-bas, là où tout le monde porte son plus beau pyjama». Par le pointillé laissé derrière le tout petit personnage, le tracé du chemin parcouru s'enfonce, pourrait-on dire, dans le bas de l'image. Mais, de la course, rien n'est encore gagné. L'ascension sera longue et pénible si l'on en juge par la complexité du jeu d'échelle. On observe en effet que nous, comme spectateurs, sommes plus près du but que de l'héroïne miniaturisée dans son courageux effort. «Suivre mon chemin, me rendre là-bas...» l'entend-on se dire, à elle-même... Le paradoxe s'accroît.

Dans les pages de cet album, la fillette mise en scène, comme seule héroïne, se

parle. Le JE du monologue a quelque chose de l'autoportrait. Par le biais de ce qui est appelé ici «poésie», on entre dans l'univers du privé. Les mots servant de clé. «La poésie, dit-elle, c'est raconter des mensonges, pas des gros, des petits coquins, pour regarder mon nez s'allonger...» En fait, raconter des mensonges et prendre contact, *pour* prendre contact... Une sorte de provocation. Le nez de Pinocchio s'étire sur deux pages... Et on voit que les oiseaux de toutes les couleurs viennent se poser, qu'ils se bousculent, se bécotent, qu'ils «me parlent et me donnent des nouvelles du monde»... Les questions qu'ailleurs l'enfant se pose sont-elles de vraies questions? N'y a-t-il pas là simples jeux de mots ou d'images? «Est-ce que la lune se brosse les dents avant d'aller se coucher... Est-ce qu'elle porte un pyjama pour dormir... Si j'avais eu un maman oiseau, est-ce que je pourrais voler dans le ciel...» De gentilles finesses d'enfant qui n'attendent vraisemblablement pas de réponse, qui sont lancées dans les pages de l'album et ramènent toujours la réflexion à soi, comme en miroir.





Le rythme de lecture de cet album est lent, entrecoupé de silences. Chaque double page se présente comme un univers en soi mené par une seule et même quête. Car il s’agit bien du sens à donner à la poésie : une recherche introspective qui a besoin de temps. Oui, pour dénouer tous ces paradoxes que mots et images se sont plu à construire, il faut mettre du temps.

Douze oiseaux

Plus évidente, la formule exploitée dans l’album de Renée Robitaille et Philippe Béha (La Bagnole, 2015) fait passer le lecteur d’une page à l’autre dans une sorte d’amusante fébrilité. De la gauche vers la droite, du premier au dernier, les oiseaux chantent leurs phylactères musicaux, le texte dit plus haut ce que contient le message qui est chaque fois reçu par ce formidable «Pardon???» de l’interlocuteur. Ce petit mot interrogatif, toujours le même, assure la dynamique de l’aventure. Par de subtils clins d’œil à la vigilance du lecteur, les planches dessinées associent bien souvent *l’avant* et *l’après* de l’histoire, ajoutant quelques judicieux renseignements qui ne sont pas formulés dans le texte.

Le centre névralgique de l’affaire est toujours l’oiseau, vu de près, de très près, sur le fil qui s’allonge d’une page à l’autre. La plupart du temps, aucun autre décor ne vient encombrer le paysage. Ainsi, le corbeau noir, démesurément grand, est obligé de se pencher pour transmettre son message. Sur la même page, la petite mésange, initiatrice du récit, a perdu ses couleurs. Elle semble se dissocier de la suite des choses en tournant le dos à cette formidable méprise! On la trouve coincée au bas et à la gauche de l’image pendant que les six oignons, placés sous elle, s’agitent inutilement. L’hirondelle accueillera le nouveau message et son «Pardon???» », écrit plus petit, nous semble aussi plus doux que celui du corbeau. Le ver ailé et très coloré qui se dandine sur ce phylactère ferait un pied de nez à l’autre

oiseau tout gris, qui dort à poings fermés, à droite. Cet oiseau, pour le moment sans couleur, annonce, par sa forme et sa position, la suite de l’histoire. On est ainsi passé de la mésange au corbeau et du corbeau à l’hirondelle. Et on a lu : «Mes six oisillons sont nés cette nuit», puis «Mes six oignons sonnés sont cuits»...

Est-ce seulement question de prononciation, de timbre et de volume sonores? N’est-ce pas aussi question d’écoute et d’attention? Outre le jeu que le phénomène engendre, n’y a-t-il pas petite réflexion à faire?

Et l’histoire évolue dans des mots agencés de façon de plus en plus farfelue pendant que les motifs imagés se moquent de toute vraisemblance. On verra ainsi le pic s’attaquer avec ardeur au fil sur lequel se tiennent les oiseaux. Comme les phrases qui s’éloignent du sens initial, l’image se donne aussi de belles libertés. Ce faisant, le pic cherche-t-il à freiner le déroulement du récit? À faire diversion? Il faut voir que, dans un astucieux déplacement de perspective, il creuse aussi la surface de l’eau pendant qu’un poisson, à demi montré, tremble sous lui. Mais alors, quel est cet autre poisson qui vole à contresens au-dessus de l’oiseau roselin? Souriant, il se fraie un chemin entre les nuages gris... C’est peut-être à lui finalement qu’on devrait attribuer la formule : «Mais pisse donc à

côté de mon parapluie!» Pendant que, vu de profil, l’oiseau roselin s’engage dans la course. Le fait qu’il ait chaussé ses patins à glace ne semble pas l’incommoder outre mesure. Son sol, celui sur lequel il avance, n’est peut-être pas le même que la ligne que nous, spectateurs, voyons! Et si, dans cette page, la tourterelle s’impose avec autant de panache, si elle prend autant de place, elle ne réduit en rien l’impact du cardinal, placé derrière elle. Alors que «l’orage» a épargné tout le monde dans cette page, cet oiseau, qui préfigure la suite de l’histoire, reçoit directement l’ondée. Il est arrosé de la teinte qui lui est propre, le rouge. C’est comme si l’oiseau de cette page n’était pas encore tout à fait prêt à jouer son rôle. Il ne pourra le faire que quand il sera pleinement coloré, à la page suivante!

Ainsi vont l’histoire et les oiseaux qui n’ont de cesse d’annoncer, de dire, d’interroger, de réagir, de redire... Au fil des pages, le graphisme s’amplifie, les oiseaux tournoient en s’étourdissant, d’autres motifs ajoutent leur grain de sel et de sens. Et comme dans un immense crescendo, l’histoire prend de l’envergure jusqu’à ce que revienne, comme par enchantement, la toute première phrase prononcée par la mésange : «Mes six oisillons sont nés cette nuit». Le rire général de la conclusion fait écho au plaisir d’avoir enfin retrouvé le sens des mots...

lu

